

– Bon, Jeanne, tu te souviens, demain c'est mercredi, c'est ton père qui vient te chercher après l'atelier de peinture.

« Oui, oui, je sais. Et il sera en retard comme toujours. Et je l'attendrai, pour changer. »

Mais ça, je ne l'ai pas dit à maman. Ce n'est pas qu'elle ne le sait pas, c'est plutôt qu'elle ne le sait que trop bien et que je ne voudrais pas la lancer sur le sujet. De toute façon, ce n'est pas le moment, là c'est le soir et on est occupées.



– Tu m'aides à étendre le linge, s'il te plaît ?

Maman me pose une montagne d'habits humides dans les bras et se charge du reste. Je chemine jusqu'au salon en essayant de ne pas semer

trop de chaussettes au passage. Maman ouvre le Tancarville en deux temps trois mouvements, hop, hop, hop, et c'est parti. Elle remet les manches des T-shirts et des chemises à l'endroit, peste contre



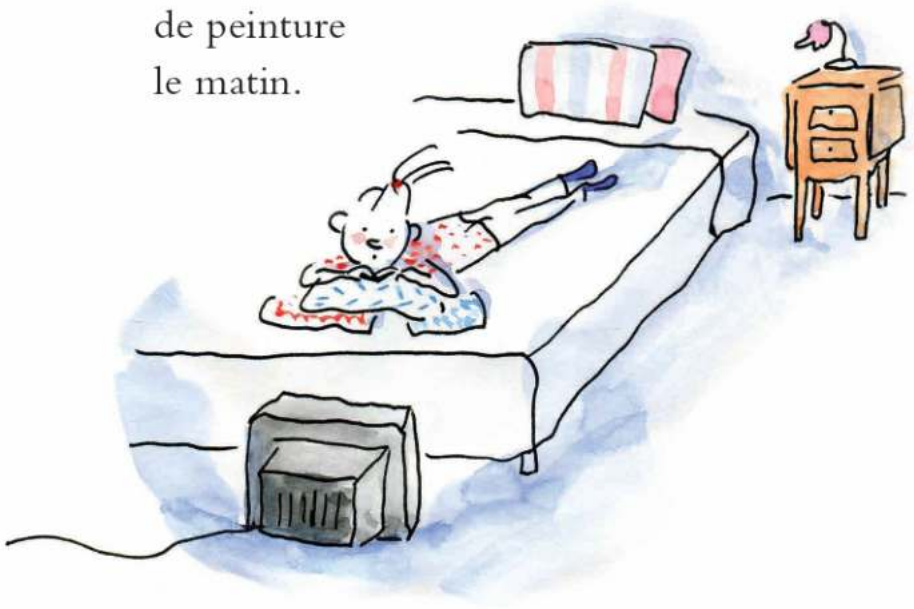
les taches qui ne se décident pas à partir, et moi, délicatement, je pose les culottes en équilibre. Les habits sentent bon le frais et la lavande. Sur la chaîne Hi-Fi, Billie Holiday chante une histoire d'amour un peu compliquée.



C'est maman, un jour, qui m'a expliqué les paroles, les yeux un peu embués, et avec l'air de celle qui comprend bien de quoi il retourne.

C'est bon, tout est accroché, maintenant, c'est l'heure de dîner.

Le mardi soir, c'est un soir que j'aime bien, avec le vendredi soir aussi. Le mardi, je peux regarder un film à la télévision parce que le mercredi je n'ai pas école,
je vais à un atelier
de peinture
le matin.



Mercredi matin.

J'ai bien aimé le film hier soir. Il y avait un père chercheur, un peu fou, qui inventait une machine pour faire rétrécir les objets et, pas de chance, il faisait rétrécir ses enfants et ceux des voisins en les réduisant à la taille de micro-fourmis.



À un moment, les enfants se retrouvaient dans son bol de céréales, à deux doigts de se faire avaler par leur propre père, bref, l'angoisse. Ils étaient si petits que même lorsqu'ils

criaient il ne les entendait pas. Heureusement, ils finissaient quand même par retrouver leur vraie taille d'enfant.

Ce matin, au cours de peinture, on dessine un rhinocéros. Ça commence toujours pareil, le professeur projette des diapositives sur le mur. Une fois, on a dessiné un coq. Comme c'est un animal facile à trouver, le professeur en avait apporté un vrai dans une cage.

Un rhinocéros, ça ne court pas les plaines du Bassin parisien, alors on dessine d'après photos.

Je regarde sa forme, sa couleur, son gros ventre et son air soucieux, ses petites oreilles mignonnes et ses grandes cornes pointues. Je le trouve à la fois moche et beau.

Inquiétant et doux, pataud et délicat. C'est dur de choisir.

Ensuite, on s'installe pour dessiner. Je choisis une place. En fait, depuis le premier jour, je m'assieds toujours à la même table.

